

PRÉSENTATION DU LIVRE

*Ce livre parle de notre voisin de palier,
de la femme au comptoir ou derrière le guichet ;
il parle de nous, de notre monde ordinaire,
avec nos mots, ceux de tous les jours.*

*Des mots qui ne prennent pas de gants, directs
sur ce monde banal et cruel.*

*Rien de spectaculaire, rien que l'ordinaire.
Mais des drames, des gens qui craquent
ou qui meurent, sans que ralentisse le cirque
infernale, comme si de rien.*

*Ceux qui parlent, d'ailleurs, étaient à fond
dans le circuit, jusqu'au pépin... Quelque chose
est arrivé qui les a mis hors course,
les yeux dessillés.*

*C'est ce moment de la prise de conscience,
quand ils envisagent leur compromission dans
le système néolibéral à s'en rendre malade,
que Lise Gagnard saisit ici sur le vif.*

(Extrait de la Préface de Pascale Molinier)



9 781094 346078 12€

www.d-une.fr

format 10,5 x 17, 176 pages, **12 euros**

58 chroniques par Lise Gagnard, psychologue du travail

4 chroniques par Fabienne Bardot, médecin du travail

53 métiers représentés, du public comme du privé

1 témoignage de Claire J. sur « La condition chômeuse »

1 préface de Pascale Molinier, professeure de psychologie sociale à Paris-13

1 avant-propos « Que faire? » et **1** épilogue « Les psy ont le ticket! »

EXTRAITS (6 PAGES)

André, chef cuisinier
dans un hôpital de banlieue

J'ai un euro quatre-vingt-dix par jour et par personne : qu'est-ce que vous voulez faire avec ça ? Cette année, à Pâques, je n'ai même pas pu mettre le petit œuf en chocolat sur l'assiette. Pourtant, les vieux, ça leur faisait plaisir... Y'a pas de miracle possible : les entremets avec moins de sucre et pas de lait?! les crèmes au chocolat avec de la poudre et de l'eau?! Heureusement, il y a des familles qui apportent des compléments; mais pour ceux et celles qui n'ont pas de famille, c'est tant pis. Moi, j'ai honte. J'ai honte!

Il y a encore cinq ou six ans, il y avait le potager de l'hôpital. C'était économique et c'était bon, vraiment agréable de faire la cuisine. Mais deux jardiniers sont partis en retraite, et celui qui reste tond les pelouses et vide les poubelles : ça doit le changer... Pourtant, il savait tailler les arbres, il faisait venir les légumes et les fruits comme personne : des produits magnifiques, en espaliers, tout un paysage. Mais bon, tout cela, ça n'est plus autorisé par les services vétérinaires. Les œufs des poules non plus, depuis encore plus longtemps. On entendait le coq, à une époque! Alors, à la cuisine, on bricole avec des boîtes, des sacs, des poudres... C'est « l'hygiène », paraît-il. Ça c'est sûr, ça ne fait pas beaucoup de miettes, ni beaucoup de travail!

55

L. Gaignard, *Chroniques du travail aliéné*, Paris, Éd. d'une, novembre 2015, 176 p., 12 €

Ça tombe bien, ils ne remplacent pas les départs. Et il ne faut pas qu'on se plaigne, parce que sinon, ils vont nous faire passer en sous-traitance. Nous serions rachetés par une grosse boîte, et je me demande bien ce qu'ils pourraient nous faire mettre de mieux dans l'assiette, à ce prix-là. À moins qu'ils ne commandent carrément des plateaux repas à un prestataire extérieur. Alors, on se la boucle, mais franchement, servir ce qu'on sert... Personne ne souhaiterait le manger : c'est pas bon, et il n'y a pas assez.

Ma femme est aide-soignante, et c'est un peu la même misère : elle a douze minutes pour lever un vieillard, l'emmener aux toilettes, le laver, l'habiller, refaire son lit et nettoyer sa chambre... Je ne sais pas qui fait les comptes, là-dedans, mais c'est plus que juste ! Et quand les familles se plaignent, ça nous retombe dessus : c'est la faute au personnel qui serait « maltraitant ». Je ne sais pas qui est maltraitant dans cet établissement, mais un euro quatre-vingt-dix par jour et par personne, c'est pas possible, il y en a qui doivent crever de faim...

Armand, responsable financier

Depuis vingt ans, on a déménagé sans cesse. Ma femme en avait par-dessus la tête de changer de ville tous les trois ans : elle ne pouvait jamais travailler. On vivait dans ses meubles d'étudiante; ça ne valait pas le coup de s'installer. Mais elle admirait mon ambition. J'avais la niaque. Je me suis fait tout seul : mon père était ouvrier, ma mère faisait des ménages. Arriver directeur de service financier, c'était la réussite. Aujourd'hui j'ai un peu plus de cinquante ans, et quand je me retourne, je vois que j'ai bossé comme un con.

Ma valeur principale, je disais, c'était « la surqualité du travail ». Je rentrais vers vingt heures ou vingt-et-une heures. Ma femme ne me reprochait rien. On vivait pour la banque. J'étais dans mon sketch. Et puis je suis passé de numéro un à numéro deux quand on s'est fait racheter : je n'étais pas payé en retour de mon investissement. Maintenant, je suis en surnombre. J'ai un peu peur de l'avenir. J'avais un logement de fonction, mais ils ont perdu quinze milliards de dollars avec la crise, alors ils les vendent. Je me retrouve dehors.

Notre établissement change beaucoup, surtout depuis qu'on s'était faits racheter par un grand groupe étranger. On perd notre temps à réparer ce qu'on a fait, corriger des anomalies. Ils nous mettent

une pression folle. Le *process* administratif est très, très lourd : il faut se justifier de tout... On bricole. Un jour, on fout un gros client dehors, le lendemain, on va le rechercher à genoux. Ça se décide à Londres; on passe pour quoi, après ça ?

Mon meilleur ami était un collègue de vingt ans à la banque. Il est mort d'un cancer cette année. Sale coup... Lui qui avait un mental d'enfer. J'ai changé. Je ferai moins dans la qualité – de toute manière, on ne peut plus. Je ne trouve plus d'intérêt à ce travail. On est là pour tondre le client... Alors qu'on annonce qu'il est au centre, bien entendu. Il paraît qu'il faut continuer... Mais pour quoi faire? La valeur de l'action a triplé dans les trois derniers mois. Ça ne repose sur rien, c'est sur du vent; ils n'ont pas encore compris malgré la crise. Encore douze ou treize ans à tirer avant... Avant quoi, d'ailleurs? Plus rien ne m'intéresse.

Marie-Lou, assistante du président

Je sortais de mon bureau, je venais de préparer un salarié à son entretien de licenciement et j'ai eu un pet à la tête, j'ai senti une grande fatigue, j'ai perdu toute mon énergie, j'ai réussi à me diriger vers l'infirmierie. Mon cerveau ne voulait plus fonctionner, je ne savais plus lire l'heure ni compter. Ça a duré plusieurs heures, j'ai pensé que je démarrais un Alzheimer ou une tumeur au cerveau, j'ai eu très peur. Trois semaines d'arrêt de travail et des examens compliqués : rien. Et puis c'est revenu petit à petit; mais c'est là que j'ai réalisé : « En fait, ils sont en train de nous virer les uns après les autres ». Je suis élue du personnel, dans la boîte depuis vingt ans. Je croyais que je connaissais bien toutes les facettes parce que je suis aussi l'assistante-interprète du président du groupe France; on fait partie d'une multinationale. Mais en fait, depuis six mois, ils n'avaient plus « besoin » de moi au conseil d'administration : on me donnait de moins en moins de travail... J'ai mis longtemps à comprendre ce que j'ai saisi ce jour-là, d'un seul coup, en sortant du bureau avec le cadre qui avait son entretien préalable le lendemain.

C'est une histoire incroyable : depuis plusieurs mois, ils ont demandé aux « improductifs », aux « indirects », c'est-à-dire à tout le « tertiaire », de faire une semaine d'emballage en bout de produc-

tion, régulièrement. On y va tous. Il faut les voir, les cadres, pleurer debout au-dessus des cartons ; même le directeur dit que ça lui fait mal aux épaules, lui qui trouvait que les ouvriers en rajoutaient quand ils avaient mal partout ! Par-dessus le marché, on prouve nous-mêmes qu'on est inutiles, parce que la boîte continue à fonctionner malgré tout ! Sauf pour ce cadre, qui avait reçu un ordre urgent par Internet, il était à la chaîne, il n'a pas répondu : faute grave... Ça fait peur à tout le monde. Ça marche bien, les techniques d'intimidation.

De toute façon, depuis, ils ont annoncé un plan social début janvier. Quand j'ai entendu qu'on était tous convoqués en assemblée générale, je me suis dit : « C'est soit la galette des rois, soit un plan social ». Ça n'a pas raté. On a fait un mouvement de protestation avec juste un brassard « En grève », chacun à son poste et au boulot, pendant plusieurs jours. Avec une vraie grève, on avait peur de couler la boîte. Ça leur a juste fait peur à eux : ils ont compris que les salariés ne se laisseraient pas faire.

Ils sont gonflés ! Je sais toutes les magouilles, quand on expatrie les millions « excédentaires » pour pouvoir déclarer qu'on n'a pas de fric pour payer les gens. C'est sans doute ça qui m'a fait péter un câble l'autre jour : c'est le grand écart permanent à ma place – à la fois interprète en CA et élue du personnel. Tout savoir et rien penser, ça finit par être explosif.